

Souvenirs de Charles COURTEAUX

Infanterie Regiment Nr 20

Avant mon départ pour l'armée allemande, je travaillais à la ferme de ma cousine à Tincry, près de Delme. Je labourais et participais aux travaux des champs. Un jour, en allant amener une voiture de fumier dans les champs, j'entendis au loin dans les bois du côté de Hampont les coups de départ d'un énorme canon allemand qui tirait sur Nancy et je perçus le sifflement de l'obus¹. La pièce, le Grand Max, n'avait tiré que deux ou trois coups quand j'entendis un sifflement d'obus, en sens inverse et provenant des lignes françaises. L'obus termina sa course sur la pièce qu'il détruisit et, dit-on, causa la mort d'une cinquantaine d'Allemands.

Comme beaucoup de Lorrains à cette époque, je fus incorporé dans l'armée allemande et partis en novembre pour Lahnstein au 20^e régiment d'infanterie prussien où je suivais ma formation militaire. Nous fûmes dirigés vers la Pologne, dans la région de Varsovie, à Legianow. Nous étions en retrait du front, qui était à plusieurs centaines de kilomètres de là. Nous fûmes ensuite dirigés vers le front roumain, du côté de l'Ukraine sur la rivière Prout. Il faisait froid dans ces régions, le sol était profondément gelé. Les habitations étaient très pauvres, les murs faits de branches entrecroisées habillées de torchis, les toitures étaient de chaume. Je suis entré dans une de ces maisons. L'unique pièce intérieure servait de salle commune, de chambre et de cuisine et était très peu meublée. Au milieu se trouvait un fourneau en briques réfractaires sur lequel dormaient les grands enfants. Les parents avaient eux un lit fait de quelques planches grossières clouées entre elles. La femme avait un jeune bébé, qui était installé dans une sorte de panier suspendu à des planches du plafond. Les villageois se rassemblaient le matin, puis allaient travailler la journée chez les propriétaires des fermes environnantes.

A la signature de l'armistice de 1917, les troupes allemandes furent rapatriées vers la France. Nous quittâmes le tranquille front roumain (on y entendait guère plus de deux obus par jour) pour rejoindre la France, du côté de Verdun où nous fûmes cantonnés, à Dun-sur-Meuse. Nous fûmes ensuite dirigés vers la cote 304 et le Mort-Homme. Nous occupions d'anciennes tranchées françaises, dans un secteur bouleversé par les batailles de 1916, mais alors redevenu calme. Mais il fallait quand même faire attention de ne pas se montrer, au risque de se faire tuer par un tireur français. Nous avons passé là une quinzaine de jours et avons ensuite été dirigés vers le nord de la France, du côté de Hazebrouck-Merville-Caloune. Pour participer aux grandes batailles qui avaient lieu là.

Là, nous avons découvert le feu et avons terriblement souffert. Le sol était très humide et en creusant deux fers de bêche, on tombait sur de l'eau. Nous avons établi un abri dans la grange d'une ferme et avons creusé une fosse qui était recouverte de plusieurs portes récupérées çà et là. Un obus est tombé sur nous. Mes quatre camarades ont été tués et j'en étais réchappé. J'ai passé plusieurs jours enterré et j'ai pu être dégagé. Je me suis réveillé dans l'hôpital dans lequel j'avais été placé en observation.

J'ai été fait prisonnier peu de temps après mon retour au front, par les Anglais. Nous fûmes dirigés vers Calais, dans un camp de prisonniers allemands et quelques jours après, des gendarmes français sont venus enquêter afin de recenser les Alsaciens-Lorrains. Je parlais

¹ Canon de 380 renforcé

avec un de ces gendarmes de ma famille émigrée à Heillecourt, Vandoeuvre² et il m'apparût qu'il connaissait ces personnes. Séparés, les Lorrains furent ensuite réintégrés aux Allemands.

Nous fûmes ensuite séparés d'eux et transférés dans un camp de Lorrains du côté de Sainte-Adresse à côté du Havre. Un matin, les cloches du village à côté se sont mises à sonner et on pouvait entendre les sirènes du Havre. La guerre était terminée. Les sentinelles avaient disparu et nous étions seuls dans le camp. Les villageois sont venus nous voir, au travers du grillage.

Avant midi, des Français vinrent nous chercher en nous prévenant que l'on devait se passer de repas, pour nous transférer à Rouen. En arrivant à Rouen, nous fûmes accueillis par une compagnie de Français qui devaient assurer notre protection car on nous avait prévenu qu'il y avait de la « viande saoule » dans les rues, une partie de notre groupe a d'ailleurs été attaquée par des écossais en jupes qui avaient trop bu. Nous avons traversé Rouen en chantant la Marseillaise habillés en Allemands. Les gens nous jetaient des pièces de monnaie. Nous avons ensuite été transférés à Saint-Rambert, dans la Loire où nous avons troqué nos tenues contre des uniformes français. Nous avons passé quelques jours à Saint-Rambert puis avons été dirigés vers Lourdes. Au camp de Lourdes, on nous proposa des emplois dans l'administration (Police, Eaux et Forêts, Chemins de Fer, etc.). Je partis alors du côté de Saint-Lary dans les contreforts pyrénéens où j'ai participé au creusement de tunnels dans lesquels on posait des éléments bétonnés pour réaliser des conduites forcées pour une usine hydro-électrique.

A la fin de l'année 1918 je quittai la montagne pour être rapatrié avec d'autres Lorrains à Metz. En janvier 1919, nous avons défilé à Metz rue Serpenoise, des Clercs et place de la République devant le Général Maud'huy et beaucoup d'autres officiers arrivés depuis quelques mois seulement dans la cité. Le défilé était très acclamé mais nous avions une façon très disparate de marcher. Beaucoup de Lorrains, surtout ceux originaires des régions frontalières de Sarreguemines et Forbach ou Bitche ne connaissant pas d'autres pas que le « Paraden March » allemand. Quelques autres et moi-même originaires du sud du département avons eu l'occasion d'aller voir des revues militaires françaises à Nancy. Nous connaissions la façon de marcher des Français ce qui était plus convenable pour défiler dans Metz libérée.

Je fus versé dans le Train. En amenant les chevaux en promenade vers le Terrain d'aviation de Frescaty, j'appris que les ateliers du chemin de fer de Montigny-les-Metz embauchaient du personnel. Nous étions fin octobre 1919 et ne pouvant être pris pour quelques jours en fin de mois, le comptable me recommanda de venir début novembre où je fus libéré pour aller travailler aux ateliers.

Nous tenons ainsi à remercier vivement Patrice Lamy pour nous avoir aimablement proposé ce témoignage.

² Immigration après le traité de Francfort en 1871.